

GAUMONT PRESENTE

LA PIRE ÉPREUVE DE SON BAC ? SES DEUX GRANDS-PÈRES

GÉRARD
LANVIN

PAPi SiTTER

OLIVIER
MARCHAL

UN FILM DE
PHILIPPE GUILLARD



© 2023 Gaumont. Tous droits réservés. ALX

VENI
BLM
CINEMA
CANALS

GAUMONT



© photo : Natasha Guillard

GAUMONT PRÉSENTE

PAPi SiTTER

GÉRARD LANVIN OLIVIER MARCHAL
CAMILLE AGUILAR ANNE GIROUARD JEAN-FRANÇOIS CAYREY

UN FILM RÉALISÉ PAR PHILIPPE GUILLARD

DURÉE : 1H37

LE 4 MARS AU CINÉMA

Matériel Presse téléchargeable sur www.gaumontpresse.fr

SERVICE PRESSE/GAUMONT

Quentin Becker
Tél : 01.46.43.23.06
quentin.becker@gaumont.com
Lola Depuiset
Tél : 01.46.43.21.27
lola.depuiset@gaumont.com

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard
Assisté d'Elsa Grandpierre
Tél : 01.40.22.64.64
laurent@presselaurentrenard.com



© photo : Nathalie Mazeas

SYNOPSIS

Franck et Karine sont obligés de confier leur fille Camille, censée réviser son bac, à son grand-père André, gendarme retraité et psychorigide à souhait. La situation se gâte quand l'autre grand-père, Teddy, ancien gérant de boîtes de nuit peu fréquentables, débarque à l'improviste ! La cohabitation entre les papis s'avère plus que compliquée et Camille va profiter de leurs querelles pour vivre sa vie comme elle l'a décidé...



© photo : Nathalie Mazaas

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE GUILLARD

D'où vous est venue l'idée du film ?

Ce film, je le dédie à mon père... ! Car tout a commencé à l'époque du *FILS À JO*. Gérard Lanvin, Olivier Marchal et moi avons décidé d'habiter la même maison. C'était la vie de bohème presque assurée, mais mon père s'est joint à nous et les perspectives ont changé, parce que mon père, certes adorable, serviable avec le cœur sur la main, est un ancien capitaine de gendarmerie... et comme il a vécu dans une caserne tout le temps de sa carrière, c'est un homme bourré de valeurs, mais aussi de principes plutôt psychorigides, surtout sur des détails bien précis, le couteau à droite, la fourchette à gauche, les couteaux avec la pointe en bas dans le lave-vaisselle et les lits au carré, et la poussière entre les ailes du radiateur. L'avantage de cette rigidité de comportement est qu'aux yeux de ceux qui ne sont pas comme lui, il en devient comique. Sur le tournage, tout le monde l'appelait « Mon Capitaine » et la cohabitation valait le détour. Les scènes de fous rire n'ont pas manqué et à la fin du tournage, Gérard m'a dit : « Attends quelques années, que je vieillisse un peu, mais, un jour, écris moi un personnage qui ressemble à ton père ». J'ai mis cela dans un coin de ma tête. Au cours d'un déjeuner informel, après la sortie de *ON VOULAIT TOUT CASSER*, Gérard me parle de son désir de

rejouer avec Olivier, qu'il était en manque de ce duo qui avait si bien fonctionné dans *LE FILS À JO*. Et moi, de l'autre côté, je venais de voir *DIRTY PAPA* de Dan Mazer avec Robert De Niro, du coup je me suis dit, mais bien sûr, intégrons un deuxième grand-père, complètement opposé, et ce sera plus original... Le titre, *PAPI-SITTER*, s'est imposé. Je me suis remis à écrire...

Au départ le cœur du film était donc le tandem d'un papi avec sa petite-fille...

Oui, mais pour que ce soit drôle, un tandem très mal assorti : un grand-père, André, corseté dans ses principes, et sa petite-fille, Camille, une adolescente dissipée qui ne rêve que d'amour et se fiche complètement de devenir bachelière. Mais c'est vrai qu'il manquait d'un ressort pour fonctionner. Ça a donc été Teddy, un type que personne n'attend et qui déboule comme une catastrophe ; extraverti, rigolard, hâbleur et fêtard au point que même sa fille, la mère de Camille, n'ose pas l'accueillir chez elle... Le duo initial s'est transformé en trio. Un trio forcément désassorti lui aussi puisqu'aucun des trois n'a de point commun avec les deux autres. Dans ce nouveau scénario, chamailleries, engueulades, claquement de portes, mensonges éhontés, réconciliations... tout s'est démultiplié.

Vous l'avez dit, le personnage d'André, est largement inspiré de votre père. Mais celui de Teddy ?

Je suis allé le chercher dans le milieu du rugby que j'ai fréquenté, d'abord pendant 20 ans comme joueur - j'étais ailier - puis pendant 20 ans comme « animateur » sur Canal+. Teddy c'est une copie conforme d'anciens joueurs qui aujourd'hui tiennent des boîtes de nuit, du côté de Cap d'Agde ou de Béziers. J'en ai connu et en connais encore beaucoup. Ils ont tous le même look : chaîne en or autour du cou, ceintures à clous et bagues à tous les doigts. J'aime ces lascars. Même si je suis le fils de mon père gendarme et que j'ai hérité de certains de ses principes, ils sont un peu mes frères et font partie de ma vie. Au fond, le Teddy de ce film, c'est un peu moi aussi.

Est-ce que vous avez quand même poussé les curseurs en ce qui concerne la psychorigidité d'André et l'extravagance de Teddy ?

Un peu oui, parce que sinon la comédie n'aurait pas tenu sur une heure et demie. En ce qui concerne André j'ai un peu exagéré, notamment sur son obsession de la nourriture saine, mais pour le reste, à peine : « mon » André est pratiquement le copié-

collé de mon père. Pour Teddy je ne voudrais pas que l'on pense qu'il s'agit d'une caricature. Au même titre qu'André est un archétype du psychorigide, il est juste celui du fêtard décomplexé, celui qui peuple les bistrotts des villages du Sud-Ouest. Des types qui comme lui, vivent dans des caravanes, y ramènent des « cagoles », déconnent à plein tubes tout le temps et se sapent avec un mauvais goût assumé. J'en ai fréquenté énormément. C'est marrant parce que, dans la vie, Olivier, dont tout le monde sait qu'il est un ancien flic, leur ressemble un peu. En moins explosif et moins « spectaculaire » bien sûr, mais il a leur côté exubérant. Où qu'il aille, il ne peut pas s'empêcher de faire le clown. Mais chez lui c'est une carapace car dans le fond, c'est un être profondément mélancolique.

Y-a-t-il un film qui vous a aussi inspiré ?

Pas vraiment, mis à part comme je le disais, *DIRTY PAPA* pour Teddy. Pour le reste, je n'ai pas eu besoin d'aller chercher plus loin que chez moi. J'ai deux enfants. Mon père est souvent venu habiter avec nous. Et je me suis toujours amusé à les regarder vivre ensemble. C'était comme dans le film : un mélange de tendresse et d'exaspération, surtout quand il y avait en plus la bande de potes de mon fils. Parfois, on le provoquait, on faisait exprès de laisser plein d'affaires éparpillées partout, sur le canapé, dans la cuisine, par terre... et l'air de rien, on l'observait tourner autour plusieurs fois. Il n'osait rien dire car il n'était pas chez lui, mais rien que sa tête en découvrant le cirque valait son pesant d'or. Voilà ce qui m'a inspiré au départ, la vraie vie...

Quelle étape appréhendez-vous le plus dans l'aventure d'un film ?

À dire vrai, à la fois aucune et toutes... Peut-être l'écriture est-elle le stade le plus pénible, parce

que je suis seul. Et que c'est ce qu'il y a de plus dur ! Cela dit, j'ai été confronté très jeune à la solitude de l'écriture. Avant les scénarios, j'ai écrit deux romans : j'étais un jeune qui se prenait pour un écrivain ! (Rires). J'ai eu la chance de rencontrer un type formidable qui s'appelle Didier Lamaison qui m'a poussé alors que je faisais 5 fautes d'orthographe par phrase et ensuite, Fabien Onteniente avec lequel j'ai écrit 5 films (*3 ZÉROS*, *CAMPING*, *DISCO...*). Je me mettais au service de ses histoires, et cela m'allait bien. Structurer une histoire, construire des scènes, j'ai beaucoup appris avec lui. Mais malgré tout, l'écriture reste pour moi un exercice périlleux, surtout pour le cinéma. Contrairement au roman, un script n'est jamais publié dans son état originel. Beaucoup de choses peuvent le faire changer : le casting, le tournage et même le montage. On peut se retrouver avec une histoire qu'on n'avait pas vraiment prévue. Cela peut être mieux mais aussi moins bien. Entre le scénario et le film, on peut glisser sur des sables mouvants... Ce n'est jamais rassurant.

Écrivez-vous en pensant à des acteurs ?

Quand je peux, oui. Cela m'aide à définir leur personnage, à l'adapter à leur sensibilité. Je suis un sentimental, j'ai besoin de savoir pour qui j'écris. En plus, je suis un incorrigible homme de groupe, de troupe ou d'équipe, comme vous voulez : j'aime que mes acteurs aient le sens du partage et de la convivialité. Un tournage c'est deux mois, ou plus, à passer ensemble. Il faut que je sois entouré de « guerriers au grand cœur » comme lorsque j'étais sur un terrain de rugby. Écrire pour Gérard Lanvin ou Olivier Marchal, qui sont des princes en la matière, me dope et m'inspire. En plus, j'adore les filmer ces deux-là. Moralement et physiquement, ce sont des enfants de Jean Gabin et de Lino Ventura. Ils ont de la gueule.

Où les avez-vous rencontrés ?

Gérard en 2002 sur l'écriture du film *3 ZÉROS*. Olivier un peu plus tard, sur un chemin de traverse. Quand j'ai voulu faire *LE FILS À JO*, je les ai réunis autour d'une bonne bouteille. Au bout de la deuxième on était soudés comme *Les Trois Mousquetaires*. Depuis sur un plateau, Olivier et Gérard forment un duo d'enfer : ils s'entendent comme larrons en foire, se chambrent et se cherchent tout le temps. Gérard est un peu plus concentré mais Olivier, lui, n'arrête pas de déconner, derrière et devant la caméra. Résultat, Gérard et lui ont du matin au soir le fou rire au bord des lèvres. Et pas seulement ! Il nous a fallu cinq heures pour mettre en boîte la scène de la caravane qui dans le film ne dure qu'une minute trente ! J'ai fini par faire moi-même les contrechamps tellement ils se marraient. On a eu un mal fou aussi à enregistrer la scène de la bagarre à l'école. Ils n'arrivaient pas à aligner leur texte !

Vous arrivez à les diriger ?

Sur un tournage je dirige rarement les comédiens. Je fais beaucoup de lectures avec eux, en amont, autour d'une table. On travaille les intentions de leur personnage et, si besoin est, on ajuste leurs dialogues. Comme des répétitions, mais des semaines avant... Après, il ne leur reste plus qu'à se positionner dans le décor. Il y a très peu d'improvisation. Cette méthode leur permet d'entrer dans leur rôle et de le construire avant même de tourner. Et elle me permet à moi, quand je suis sur le plateau où il y a toujours mille choses à gérer, d'être libéré de la direction d'acteurs.

Pourquoi Camille Aguilar pour jouer « Camille » ?

Avec Stéphanie Doncker, la directrice de casting,



nous avons organisé des essais. Camille était la deuxième à passer. Instinctivement, j'ai su qu'elle était la « Camille » du film. Par acquis de conscience, nous avons auditionné une vingtaine d'autres candidates. Mais Camille est restée la meilleure. Elle est solaire, prend formidablement la lumière et a une grande souplesse de jeu. Si on lui demande de changer un détail dans une prise, elle vous l'offre, c'est cadeau ! Elle le fait instantanément. Et puis elle a une horloge dans la tête : elle peut refaire des dizaines de fois les scènes dans le même timing. À son âge, avec si peu d'expérience, c'est épatant... Dans la vie c'est un amour. Elle est attentive aux autres, n'a pas la grosse tête, et a aussi l'insolence de son âge, une insolence, je le précise, sympathique, qui ne s'exprime ni dans le mépris ni dans l'agressivité, ce qui convenait pile à son personnage. Sur le plateau elle m'a bluffé face à ses deux grands-pères, toute débutante qu'elle était. J'espère que ce rôle va la lancer.

Votre film se passe sur la Côte Landaise...

Le Sud-Ouest n'est pas ma région natale, mais elle est celle de mon cœur. J'ai joué au Racing Club de France pendant 15 ans et on allait toujours affronter les équipes des Landes et du Pays Basque. Du coup, je n'y ai que des amis... J'aime sa beauté et sa convivialité. Je m'y sens comme chez moi. Le Sud-Ouest est ma résidence secondaire affective. C'est là que j'étais allé tourner *LE FILS À JO* avec Gérard et Olivier. Notre trio avait été magnifiquement accueilli, avec respect, amitié et plaisir. J'ai eu envie d'y revenir.

Le sport est un élément récurrent de vos films. Dans *LE FILS À JO*, c'était le rugby, dans *ON VOULAIT TOUT CASSER*, la voile, pour *PAPI-SITTER*, c'est le surf...

Le sport a toujours fait partie intégrante de ma vie. Il est l'un des combustibles essentiels de mes films. J'aime les valeurs qu'il véhicule. Pour *PAPI-SITTER*, Gérard et Olivier ayant passé l'âge des compétitions, j'ai inventé à Camille un amoureux sportif. Dans une des toutes premières moutures du film, il était boxeur. C'est un sport très photogénique mais qu'on pratique sur un ring donc dans un endroit clos. *PAPI-SITTER* se déroulant déjà en grande partie dans une maison, j'ai pris conscience que cela allait impliquer beaucoup de séquences « intérieur ». Or je voulais que ce film « respire » les grands espaces et l'aventure. J'étais dans les Landes au bord d'une mer où on pratique beaucoup le surf... L'amoureux de Camille est passé de boxeur à surfeur...

À part le sport, à quoi « carburé » le cinéaste que vous êtes ?

Au plaisir de me mettre au service des acteurs. Je vous l'ai dit plus haut : j'adore écrire pour eux. Être devenu réalisateur n'a pas fait de moi un manitou. Sans les comédiens, je ne suis plus rien. Ce sont eux qui ont fait de moi un cinéaste. Pas l'inverse. Je les admire parce qu'ils « s'exposent » et se mouillent, je reste derrière. Si un film se plante, ce sont eux qui sont montrés du doigt. Moi je peux continuer à faire

tranquillement mes courses. C'est pour cette raison que j'essaie de leur écrire des rôles sur mesure et de bien les filmer. Quand j'ai pensé à Gérard Lanvin – qui était et reste une de mes idole – pour *LE FILS À JO*, j'ai pris un train et suis allé lui porter moi-même mon scénario. Aujourd'hui je suis fier qu'il soit heureux de jouer pour ce que je lui écris.

La lumière qui inonde votre film est splendide...

Elle est signée Denis Rouden, un des meilleurs chefs opérateurs français à qui on doit notamment d'avoir « éclairé » *36 QUAI DES ORFÈVRES*, *LES LYONNAIS* et *ASTÉRIX ET OBÉLIX : AU SERVICE DE SA MAJESTÉ*. Il a suffi que je dise à Denis que j'avais envie d'un film lumineux et, comme par magie, le bord de mer landais a pris l'allure des côtes californiennes, celles, splendides, qui descendent vers le Mexique après San Diego. Le ciel a eu de la profondeur et la mer est devenue argentée. Il faut dire que la météo a beaucoup aidé. Le tournage qui se déroulait entre septembre et octobre a bénéficié d'un été indien formidable : soleil tous les jours et pas une seule goutte d'eau pendant les prises !

Qu'est-ce qu'il y a de plus difficile pour vous sur un tournage ?

Comme au rugby, la troisième mi-temps ! (Rires). Parce que je me lève à 5 heures tous les matins pour vérifier tout ce que je dois faire dans la journée,

et que je mets un point d'honneur à arriver sur le plateau en même temps que la régie, j'ai peur, le soir, de ne pas tenir le coup ! J'ai besoin de parler avec les gens de mon équipe, de respirer avec eux, et quand ça arrive, de partager leurs emmerdes. Évidemment, les journées sont longues. Certains soirs, je sauterais bien l'étape « apéro-débriefing ». Mais je me dis que quand on a la chance de vivre ces aventures... ce n'est pas pour rester au lit. Il faut le vivre à fond. Si un jour tout s'arrête, au moins, je n'aurai pas de regrets.

***PAPI-SITTER* est votre troisième film. Qu'est-ce que le cinéma a apporté à l'homme que vous êtes ?**

À vingt ans je n'étais qu'un simple joueur, je n'avais en charge que ma petite personne. Aujourd'hui, je suis un capitaine. C'est à moi qu'on donne les clés du camion. Ce challenge m'a fait changer de braquet. Il m'a rendu plus responsable. Je suis plus attentif et ouvert aux autres. Cela n'aurait pas été le cas si, comme je l'ai envisagé un moment, j'étais devenu écrivain car j'aime la solitude, mais au milieu de l'effervescence. Avec le cinéma, je suis dans mon élément : seul pendant des longs mois d'écriture et au milieu de l'effervescence pendant les tournages. Le mot fraternité, qui est depuis toujours tellement important pour moi, a pris tout son sens. Réaliser des films stimule mon énergie, autant que naguère, le rugby. Le cinéma est devenu mon adrénaline. Même si parfois je prends

mon temps pour faire les prises, tourner me met dans un état d'urgence. Cela me permet de ne pas voir le temps passer...

Comment voudriez-vous que *PAPI-SITTER* soit reçu ?

PAPI-SITTER est un film drôle, simple et sans prétention mais qui parle à beaucoup de personnes. C'est une comédie sur la famille et l'amitié, à la fois tendre et déjantée, qui pourrait s'apparenter à un « buddy movie ». Je voudrais qu'on en sorte avec la banane et la pêche ! Et avec l'impression d'avoir pu laisser ses problèmes au vestiaire pendant 1h30. Le temps d'un match de rugby... Vous voyez, c'est plus fort que moi : je reviens toujours au ballon ovale ! ♦



© photo : Nathalie Mazeas

ENTRETIEN AVEC GÉRARD LANVIN

D'où vous est venue l'idée du film ? Philippe Guillard dit qu'au fond, c'est un peu grâce à vous si PAPI-SITTER existe. Vous confirmez ?

« Affirmatif ! », comme aurait pu répondre André, mon personnage... (Rires) Quand on a largement passé la soixantaine et qu'on continue de ne vous proposer pratiquement que des rôles de mecs de 40 ou 50 ans, qu'il serait ridicule d'accepter, il faut bien prendre le taureau par les cornes et gamberger pour trouver des idées. Pour André, le premier déclic est venu sur le tournage du *FILS À JO*. Le père de Philippe était venu donner un coup de main. Il nous avait tous étonnés. Cet ancien capitaine de gendarmerie était tellement cadenassé dans ses principes et ses rituels, tellement raide et maniaque, qu'il nous faisait autant rire qu'il nous attendrissait. J'ai soufflé à Philippe qu'il ferait un formidable personnage de comédie... que je me verrais bien jouer. Le temps est passé et m'est venue l'idée d'une histoire qui, à l'inverse de celle de *TANGUY*, parlerait d'un père qui viendrait s'incruster chez son fils, faute de ne plus savoir où aller. J'en ai parlé à Philippe avec qui je suis ami depuis notre rencontre sur *3 ZÉROS* et assez vite nous sommes tombés d'accord : ce père allait devenir un grand-père, gendarme à la

retraite, à qui son fils demanderait de s'occuper de sa petite-fille... Et Philippe s'est mis à écrire.

Et le personnage de Teddy ?

Il est arrivé après. Quand Philippe m'a fait lire la première version de son scénario, j'ai trouvé qu'elle était trop parodique et qu'elle manquait de ressort. J'ai beau aimer Philippe, j'ai joué les emmerdeurs et lui ai rendu sa copie. Comme j'avais très envie de retravailler avec Olivier Marchal, avec qui je m'étais régalé sur *LE FILS À JO*, Philippe a convenu de prendre deux papis, deux grands-pères comme deux frères ennemis, chargés de surveiller leur petite-fille qui va leur en faire voir de toutes les couleurs... Non seulement le nouveau scénario tenait la route, mais Olivier et moi étions emballés à l'idée d'avoir comme partenaire une gamine de dix-huit ans. Grâce à elle, nous, les «sexas», nous retrouvions dans une comédie transgénérationnelle, humaine et attendrissante. C'était aussi enthousiasmant que lorsqu'on s'était retrouvés face au petit Jérémie du *FILS À JO*.

Jouer avec et pour des gens d'une autre génération que la vôtre est-il important pour vous ?

Indispensable ! Vous croyez qu'arrivés à nos âges,

on rêve de jouer les gentils papis ? (Rires) On cherche plutôt des rôles de types peu convenables. Qu'ils soient dans l'aigreur ou dans la méchanceté, on s'en fout. Ce qui compte est qu'ils dépotent et que sous leurs défauts, ils véhiculent les valeurs qui sont les nôtres. Le Teddy d'Olivier est dingo, égoïste et fêtard, mais en même temps c'est un homme fragile qui a beaucoup d'amour et d'amitié à donner. Mon André est du même acabit. Sous ses monceaux de principes et d'obsessions, il a un cœur d'or et il est persuadé de n'agir que pour le bien de tous.

André est-il proche de vous ?

Par certains côtés, oui. Même si je suis un homme plus tolérant et moins raide que lui, je vis, comme lui, selon certains principes, qui m'ont été inculqués par mon père. En matière d'éducation, par exemple, je suis assez pointilleux. Mes enfants n'ont pas été laissés livrés à eux-mêmes à longueur de journée, devant une tablette ou un ordinateur. Je m'en suis occupé ! Je me suis efforcé de leur transmettre quelques valeurs humaines qui me semblent fondamentales, comme l'honnêteté et le respect de la parole donnée. Sans ces valeurs, que je me suis efforcé de suivre, je n'aurais certainement pas eu le même parcours. Aujourd'hui, ces principes

disparaissent. Même dans le milieu du cinéma. Avant, on avait affaire à des « Messieurs » avec de la mentalité, qui avaient des paroles d'homme, des Fechner, des Poiré, des patrons de groupe et des réalisateurs qui se comportaient « à la régulière » et savaient reconnaître au premier coup d'œil à qui ils pouvaient faire confiance. Pour la génération d'aujourd'hui c'est souvent le paraître et l'argent vite gagné qui comptent d'abord. Elle n'écoute pas grand monde, ne croit qu'en elle même et recherche les « bons coups » avant tout.

Que vous jouiez les caïds comme dans *LE BOULET*, les chauffeurs de maître dans *LE GOÛT DES AUTRES* ou les grands-pères psychorigides comme ici, votre engagement est impressionnant. Vous n'êtes jamais en « surplomb » par rapport à vos personnages, vous les « écoutez » ...

Je ne m'en rends pas compte. Lorsque j'accepte un rôle, c'est pour le jouer de l'intérieur, pas pour « faire le malin » avec lui. Mais pour que je l'endosse, il faut qu'il ait de la consistance et que le composer m'amuse. Avec sa psychorigidité démesurée et sa sensibilité exacerbée, André avait tout pour me plaire. Il était bien écrit – merci Philippe – et me donnait du grain à moudre. C'était un vrai personnage de cinéma...

Êtes-vous un acteur qui réclamez beaucoup de prises ?

Pas vraiment. En général quatre ou cinq me suffisent. Après je commence à m'ennuyer, je perds l'élan du mouvement et j'ai tendance à devenir mécanique. En revanche, j'aime bien la répétition plateau parce que c'est le moment où on se « dépuce », où on peut prendre la mesure des

choses. Et comme on n'a pas le stress du « Moteur, Action ! », on peut se concentrer au maximum. Je demande d'ailleurs souvent à ce que ce moment-là soit filmé. Il peut en sortir de très bonnes choses.

Philippe Guillard dit qu'il prépare beaucoup le travail des comédiens en amont du tournage par de longues séances de lectures autour d'une table...

J'ensuis, également, un fervent partisan. Les lectures sont des étapes nécessaires. Elles permettent de « visser » l'écriture et d'« éprouver » les répliques, ce qui minimise les risques de mauvaises surprises quand on arrive à l'épreuve du tournage. Je peux m'y montrer très tatillon et Philippe en sait quelque chose ! (Rires) Mais contrairement à certains de mes camarades, les lectures ne sont pas pour moi des séances de répétition. Je dis mon texte à plat. Pour jouer vraiment, j'attends le plateau, parce que pour pouvoir « balancer », j'ai besoin du « volume » que me donnent mes partenaires dans l'espace de la scène. Un acteur dépend beaucoup de ses partenaires. Plus ils « envoient », meilleur il est. Tout seul, on n'est jamais au top.

Pour en revenir au film... ascetisme et rigueur oblige, votre André a une silhouette impeccable : ventre plat et forme olympique. Vous y êtes-vous préparé physiquement ?

Je ne me suis jamais préparé spécifiquement pour un rôle, mais j'ai toujours fait beaucoup de sport, en salle et en plein air, individuel et en équipe. Plus jeune, c'était un mode vie que je partageais avec certains amis, comme Bernard Giraudeau. À l'époque les gens se foutaient de nous. On m'a même traité de « Musclor ». Mais nous on faisait ça pour nous, pas pour le cinéma, tout en se disant

quand même, qu'à l'écran, il valait mieux être présentable qu'avoir l'air minable. J'ai dû forcer un peu, car aujourd'hui, ça tiraille de partout. J'ai même dû récemment me faire opérer du genou. Mais pour en revenir à votre question, la forme physique qu'affiche André n'est en fait que le résultat de plus de 40 ans d'une bonne hygiène de vie et d'exercices.

Hier, *LES SPÉCIALISTES* avec Bernard Giraudeau, *LES FRÈRES PÉTARD* avec Jacques Villeret, *MARCHE À L'OMBRE* avec Michel Blanc, *LE BOULET* avec Benoît Poelvoorde, aujourd'hui, *PAPI-SITTER* avec Olivier Marchal... quel plaisir avez-vous à jouer en tandem ?

Le ping-pong verbal qu'il implique ! À condition, bien sûr, que le partenaire soit « réglo », et laisse son ego au placard, c'est un des meilleurs trucs que je connaisse pour booster son taux d'adrénaline ! Mais il faut faire attention. Les duos de cinéma sont comme les duos de clowns. Il faut un clown blanc et un Auguste. Comme j'appartiens à la catégorie des clowns blancs, il faut qu'on me trouve des Augustes. Mais pas n'importe lesquels. Pour que je turbine à fond, il m'en faut des « rock'n'roll ». J'ai été vernis. Tous ceux que vous avez cités avaient ou ont tous un petit grain, Olivier en tête.

Comment cela s'est-il passé avec lui sur le plateau ?

Ça a été très dur ! (Rires) Ce n'est pas facile de garder sa concentration avec un mec qui adore déconner et démarre sans prévenir ! On a eu beaucoup de fous rires. D'ailleurs, dès la lecture du scénario, on a su que notre plus grand problème allait être de garder notre sérieux. On lisait





© photo : Nathalie Mazaras

certaines scènes, on pouffait comme des enfants et on se disait : « celle-là n'est pas gagnée ! ». Ça n'a pas loupé : on a dû faire perdre à Philippe une bonne demi-journée de tournage. On se console en se disant que cela aurait pu être pire.

Quelles sont les scènes qui vous ont donné le plus de fil à retordre ?

La scène de la caravane, que Philippe a dû nous aider à terminer tellement on se marrait, et celle où nous sommes tous les deux face à la directrice d'école. On avait fait une répétition, mais on ne s'attendait pas à ce que la comédienne « envoie » comme ça, en nous traitant comme deux gamins pris la main dans le pot de confiture ! On a réussi à ne pas « dérailler ». Cette comédienne n'avait qu'un jour ou deux de tournage et il était hors de question qu'on la mette dans le pétrin. Mais on a eu un mal de chien à boucler sérieusement la séquence !

C'est la deuxième fois que vous tournez tous les deux sous la direction de Philippe Guillard. A-t-il une botte secrète ?

En dehors de ses talents de scénariste et de cinéaste, il en a plusieurs, mais celles qui comptent le plus pour moi, ce sont sa générosité et son sens du partage. Philippe vient du rugby. Pour lui le mot équipe a un vrai sens. Les ambiances de ses tournages sont sans équivalent. Pas de vilain petit canard. On est tous sur le même bateau et on rame ensemble et dans la même direction. On bosse, mais c'est joyeux et convivial, d'autant que Philippe étant un cuisinier d'enfer, il est capable de préparer une bouffe pour quinze personnes, après une longue journée de boulot ! Des mecs comme lui, je n'en connais aucun. Je mesure tous les jours la chance de l'avoir comme ami. Et pour

l'acteur que je suis, il est un metteur en scène très rassurant. Il balise en amont, il a l'intuition juste pour choisir ses distributions et, sur le terrain, il « assure » comme un vrai capitaine. Mais il n'a pas la grosse tête. Quand ça bloque, il ne s'entête pas. Il est capable de tout changer en dix minutes, sans faire preuve de la moindre susceptibilité. Philippe est un « Seigneur », et j'aime ce que ses films véhiculent d'émotion, de tendresse, de savoir-vivre et de rigolade.

PAPI-SITTER se déroule dans le Sud-Ouest, pas très loin de Dax. Les lieux de tournage sont-ils déterminants pour vous ?

Déterminants, non, mais ils comptent beaucoup. J'aime travailler dans les lieux où il y a de la beauté, de la lumière et de la vibration. C'est le cas de la Côte Landaise. Mais pour être franc, tous les endroits où on prend le temps de vivre et où on peut respirer m'inspirent et m'apaisent.

À qui s'adresse PAPI-SITTER ?

À tout le monde car c'est un film qui peut émouvoir et faire rire à la fois les grands-parents, les parents et les enfants. *PAPI-SITTER* est une comédie « populaire » dans le sens où on peut tous se retrouver. Sous sa dimension comique et burlesque, elle parle, avec simplicité et tendresse, des « choses » de la vie. J'espère que les gens vont avoir autant de plaisir à la découvrir qu'on en a eu, nous, à la tourner. ♦



© photo : Nathalie Mazeas

ENTRETIEN AVEC OLIVIER MARCHAL

Comment avez-vous été embarqué dans cette aventure ?

Tout est parti de la complicité qui s'était créée entre Philippe, Gérard et moi sur *LE FILS À JO*. Le tournage avait été comme on les aime, un peu à la Georges Lautner : convivial, épicurien, rigolo et en même temps, impeccable sur le plan du travail ! Quand tout se passe comme ça, on n'a qu'une envie, c'est de recommencer. On s'était donc juré de retravailler un jour ensemble. Parallèlement, il se trouve que le père de Philippe était venu sur ce tournage. Comme il nous avait bien fait rire avec ses tics d'ancien gendarme, Gérard avait demandé à Philippe de lui écrire un personnage qui lui ressemble. Philippe s'était mis à l'ordinateur et avait imaginé une histoire de « Papi-Sitter ». Gérard lui ayant demandé de la corser et de m'y faire une petite place, Philippe a créé un autre papi, et je suis entré en piste. J'étais heureux comme un roi à la perspective de jouer, avec mes amis, un rôle écrit sur mesure, et dans une comédie. Loin de ces personnages de flics ou de voyous qui me collent à la peau depuis mon arrivée dans le métier.

À vous entendre, on peut croire qu'entre Philippe Guillard, Gérard Lanvin et vous, c'est devenu, comme pour *Les Trois Mousquetaires* : « un pour tous, tous pour un » ?

Un peu oui ! (Rires) Mais mon amitié avec Philippe est plus ancienne. Elle remonte à 1999. Fan de rugby, comme beaucoup dans le Sud-Ouest, je connaissais le joueur Philippe Guillard, mais je ne l'avais jamais rencontré. J'ai fait sa connaissance grâce à Vincent Moscato, quand est sorti son premier livre *Petits bruits de couloir*. J'étais tombé raide d'admiration pour ce livre constitué de nouvelles sur et autour du ballon ovale. Il n'était pas « boutique », c'était un vrai livre d'écrivain, constitué de récits formidables, à la fois drôles, sensibles et touchants. Dans la simplicité chaleureuse de son écriture, j'ai eu l'impression de découvrir le Marcel Pagnol du Sud-Ouest. Entre Philippe et moi, ça a tout de suite collé et on ne s'est plus quitté. On a tous les deux la même sensibilité, les mêmes larmes, les mêmes chagrins, les mêmes doutes, la même humilité, et les mêmes passions : les amis, la bouffe, la picole et, bien sûr le Sud-Ouest et le rugby. Même si nous ne sommes pas des anges (Rires), on partage aussi les mêmes valeurs morales : on aime notre prochain et on respecte les anciens. Plus tard, au cours d'un apéro organisé par Philippe,

je me suis rendu compte que Gérard était exactement comme nous. On est devenu copains. Depuis, on a tourné trois films ensemble, *PAPI-SITTER* étant le troisième.

Quand Philippe vous annonce qu'il a écrit pour vous un rôle de grand-père, comment le prenez-vous, vous qui n'avez joué jusque-là que des « durs » ?

Le rôle est tellement bien écrit qu'il me fait surtout rire et j'en oublie que Teddy est un papi. Philippe est fort, il a mis tellement de moi dedans, il l'a rendu tellement rock'n'roll, que je n'aurais pas à le composer, j'aurais juste à trouver l'énergie de son extravagance. Quand on se reconnaît à ce point dans un personnage, son âge passe au second plan. Quand vous en prenez conscience c'est trop tard, vous êtes « coincé » par l'envie de jouer ! (Rires) Et puis, les grands-pères d'aujourd'hui n'ont plus grand chose à voir avec ceux de la génération précédente qui avaient connu la guerre, fait des enfants tard et étaient fatigués. On est souvent papi à moins de soixante ans. Une bonne partie de la vie est encore devant...

En dehors de votre rôle, qu'est-ce qui vous séduit dans *PAPI-SITTER* ?

Le scénario. Je trouve formidable cet attelage de deux grands-pères qui tirent à « hue et à dia » pour emmener leur petite-fille décrocher le baccalauréat ! Leurs scènes de « bagarre » me font mourir de rire. J'aime aussi la manière dont a été écrite « Camille ». Elle donne au film une énergie incroyable. Dans sa gaité, son insolence et sa façon de charmer pour ne rien faire, elle est très juste ! Je parle en connaissance de cause. J'ai la même à la maison.

Comment s'est passé votre rencontre avec celle qui l'interprète, Camille Aguilar ?

Au début Gérard et moi étions un peu sur nos gardes. Question de génération, sans doute. On ne connaissait pas du tout Camille. Philippe l'avait choisie sans nous consulter et ne nous avait même pas montré ses essais, ce qui nous avait vexé comme des poux. On ne doutait pas une seconde de son talent - Philippe a un œil infailible pour choisir ses « ouailles » ! - mais on se demandait comment elle allait se comporter « hors champ ». Question importante quand on doit passer plus de deux mois avec quelqu'un. Philippe a organisé un dîner à Paris avec Camille. C'était un joli soir d'été, mais Gérard et moi avions quand même mis nos boucliers et nos casques à visière ! (Rires) Elle est arrivée toute bronzée, toute mignonne et en deux minutes, on a baissé nos armes. Une fois encore Philippe ne s'était pas trompé : Camille est dans la vie comme la sœur jumelle de son personnage. Elle est sympathique, naturelle, dynamique, rigolote, attentive aux autres et bien élevée. C'est un amour. Et sur le plateau, elle a assuré. Elle a eu la répartie qu'il fallait pour affronter les deux crocodiles qui n'arrêtaient pas de la chabrer. Elle a eu d'autant

plus de mérite qu'elle nous a avoué qu'au début, elle avait quand même eu un peu peur. En fait, Camille a été notre mascotte. Comme elle le fait très bien, j'espère qu'elle va continuer dans ce métier.

Vous êtes scénariste, réalisateur et comédien. Quand vous êtes uniquement acteur, comment êtes-vous ?

Vous voulez savoir si sur le plateau, j'ai tendance à sortir de mon rôle ? Sauf si le réalisateur me le demande, la réponse est non. En ce qui concerne la direction d'acteurs et les textes, si j'ai des choses à dire, je les dis au moment des lectures. Après, sur le plateau, je ne la ramène pas, je joue mon texte du mieux que je peux. J'ai la chance d'apprendre vite et d'avoir une bonne mémoire. Ça me vient du théâtre et aussi de trente ans d'expérience à la télé, où j'ai fait des grosses séries. En six mois, on mettait en boîte, en même temps, huit épisodes de 52 minutes. Il arrivait que les séquences changent au dernier moment. On avait 10 minutes pour apprendre un texte de quatre pages. Pour *VAUGAND*, j'avais des plaidoiries de six minutes enregistrées d'une traite. Des expériences comme celles-là m'ont musclé le cerveau. (Rires) Maintenant sur un tournage de film, je lis mon texte le soir et l'apprends vite fait le lendemain matin. Une façon de faire diamétralement opposée à celle de Gérard qui, lui, arrive, à l'ancienne, texte su au rasoir. C'est marrant parce qu'à l'âge qu'il a et après la carrière qu'il a déroulée, il est toujours aussi anxieux. Sans comparer les talents, mais seulement les méthodes, moi, je serais plutôt du style Gérard Depardieu : je déconne tout le temps. Gérard, lui, qui est plus réfléchi et plus réservé, serait plutôt de celui de Daniel Auteuil : il a besoin de calme et se concentre beaucoup.

Jouer avec Gérard, c'est comment ?

C'est jouer sur du velours. Parce que même s'il est hors champ pour vous donner la réplique, il vous regarde toujours droit dans les yeux. Il n'est jamais ni à côté, ni à moitié. Il donne. Gérard appartient à une catégorie d'acteurs de plus en plus rare sur les plateaux : il respecte son partenaire. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des fous rires ! C'est la troisième fois qu'on tourne ensemble, on se connaît par cœur. Chacun lit dans l'œil de l'autre, ça facilite le travail.

Comment êtes-vous devenu Teddy ?

Je n'ai pratiquement rien eu à faire. Comme je vous l'ai dit plus haut, Teddy, sur le papier, c'était presque comme mon alter ego. Je n'ai eu qu'à « obéir » au texte. Tout était écrit. Sinon, je travaille à l'instinct. L'acteur « stanislavskien » qui souffre et se met psychologiquement en danger, très peu pour moi. Christopher Walken dit que « quand un acteur a son costume, il a son personnage ». Je suis d'accord avec lui. J'ai besoin très vite de mon costume. En matière de « jeu », l'habit fait le moine. Si j'adore le théâtre, c'est parce qu'on répète environ un mois en costume.

Vous préparez-vous physiquement ?

Cela dépend du rôle. Comme pour moi l'embonpoint ou la maigreur font partie du costume, il m'arrive de me transformer. Pour jouer un voyou dans *TRUANDS* de Frédéric Schoendoerffer, par exemple, j'avais perdu 7 kilos en deux mois de musculation quotidienne dans une salle de sport. Comme je « bastonnais » beaucoup dans le film et que j'avais des scènes nu en slip kangourou, il fallait vraiment que j'ai la tête de l'emploi. Le personnage est venu quand je me suis senti assez costaud. À l'inverse, j'avais pris 20 kilos pour devenir un beau





© photo : Nathalie Mezès

infâme devenu chef de résistance... Cela dit, en général, on me prend pour ce que je suis au naturel : un ancien flic devenu un ours mal léché. C'est ce qui explique que j'ai beaucoup collectionné les polars et les rôles de « durs ». À cause de mon gabarit, j'appartiens plutôt à la famille des Jean Gabin, des Bertrand Blier, des Jean-Paul Belmondo et des Lino Ventura. Et j'ai bien conscience que je ne peux pas tout jouer.

Quelle scène vous-a-t-elle donné le plus de fil à retordre ?

Comme d'habitude, la première. J'ai toujours un trac fou le premier jour parce que si ça commence mal, après, il est difficile de redresser la barre. Sur ce film, j'avais, en plus, deux handicaps. Premièrement attaquer une comédie est toujours difficile pour moi qui n'y suis pas habitué : il faut tout de suite trouver le bon tempo. Deuxièmement, je jouais devant mon équipe, celle qui travaille d'habitude avec moi quand j'ai ma casquette de réalisateur. Sans doute parce que j'ai eu peur qu'elle me juge, j'ai été pris d'une timidité de jeune fille ! C'est comme si j'avais dû me mettre à nu pour un concours de beauté ! Philippe a joué au grand frère. Il m'a pris entre quatre yeux et dans le même élan, m'a engueulé et rassuré. Mon trac est passé définitivement.

Auriez-vous pu échanger vos rôles avec Gérard ?

Si Philippe me l'avait demandé, je l'aurais peut-être accepté, en sachant que j'aurais un travail de composition considérable. (Rires) Mais honnêtement, en voyant le film terminé, je pense que cela aurait été une bêtise, parce qu'on est, je crois, chacun à la bonne place.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Idyllique, parce que Philippe a le chic pour composer ses équipes. Il n'y a que lui pour créer des ambiances à la fois sérieuses et chaleureuses. Ses débriefings se passent autour d'un apéro. Je partageais une maison avec lui. On était à la fois cool et en ébullition : la machine n'arrêtait pas de tourner. C'était intime et ouvert. On proposait des choses. Philippe écoutait, discutait, acceptait ou pas, mais jamais dans l'agressivité. Il sait ce qu'il veut mais n'est pas susceptible. Un jour, je lui ai même suggéré de couper une scène, ce qui n'était pas rien. Après réflexion, il a accepté. Je ne connais personne qui n'aime pas tourner avec lui. Parce qu'il a non seulement du talent, mais une grande sensibilité. Il est capable de pleurer derrière son combo. Ses films lui ressemblent. On y rit, on y pleure. Ce sont des montagnes russes de sentiments.

Un mot sur le fait que le film se soit réalisé « chez vous » dans le Sud-Ouest...

D'abord un chiffre : 9. C'est le nombre de kilos que j'ai pris en deux mois et demi de tournage. Et il dit tout de mon plaisir à être là-bas. La côte et la campagne sont magnifiques, les habitants accueillants, la cuisine, délicieuse, et le vin, plus que pas mal. On était installé à Léon. On était ami avec tout le monde, du boucher au patron du bar qui est un ancien rugbyman. Avant de partir, on a fait une grande fête et personne n'a manqué à l'appel.

Comment avez-vous reçu le film ?

Je me suis laissé complètement embarquer. D'habitude, je ne regarde jamais plus d'une fois les films où je joue. Là, j'ai vu *PAPI-SITTER* quatre fois, et j'ai ri à chaque fois ! Je trouve le film réussi,

généreux, touchant, à la fois déjanté et convivial. Sa réalisation n'est pas prétentieuse. Elle est simple, sans être plate. On a déjà fait des projections avec du public. À chacune, il y avait quatre générations dans la salle, et toutes se retrouvaient. Un film qui arrive à faire rire ensemble tous les publics, c'est génial, non ?

Que devez-vous au cinéma ?

Beaucoup de choses. C'est à cause du cinéma que je suis devenu flic. Je voulais ressembler à mes héros, les Ventura, les Belmondo, les Delon, les Brasseur, les Al Pacino, les De Niro aussi. J'ai adoré *SERPICO* de Lumet et j'ai été scotché par *LA GUERRE DES POLICES*. Je rêvais d'entrer à l'Antigang et me réveiller aux côtés de Marlène Jobert. Je suis donc devenu flic et je suis revenu au cinéma, mais cette fois, pour en faire. J'y suis sans doute arrivé trop tard. Les Sautet, les Verneuil, les Enrico, tous ceux que j'admirais n'étaient plus là. Je me suis fait d'autres amis. J'écris, je réalise, je joue pour eux et avec eux. Je déconne beaucoup aussi. Mais dans le fond, le cinéma ne m'a pas changé : je suis toujours le même. ♦

ENTRETIEN AVEC CAMILLE AGUILAR

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Un jour, une amie régisseur avec qui j'avais travaillé pour une série télé m'a téléphoné pour me suggérer de me rendre à un casting qui pouvait m'intéresser. Je ne savais à peu près rien du film, sauf qu'il mettait en scène deux grands-pères et leur petite-fille qui s'apprêtait à passer son bac. J'y suis allée. Les scènes à passer étaient très longues, mais elles permettaient de cerner le caractère de la jeune fille, et de saisir l'esprit du film. Quelque temps après, j'ai été rappelée pour passer le second tour. Cette fois Philippe Guillard était là. Il a pris le temps de discuter une heure avec moi et m'a donné plein d'autres informations sur Camille. Ses indications m'ont été précieuses et... j'ai obtenu le rôle.

Qu'est-ce qui vous avait tant séduite chez Camille ?

Son tempérament. Camille est une fille de dix-sept ans qui a envie de liberté et n'a aucune intention de se laisser dicter sa conduite. Elle n'est ni vraiment cossarde ni vraiment peste non plus - elle est même plutôt tendre et bien élevée - seulement le bac, elle s'en fiche. Ce qu'elle veut, c'est vivre à sa façon, tomber amoureuse et développer sa fibre écologique. Au fond, elle serait une « adulescente » presque comme les autres, si elle n'avait pas autant de cran et de courage, car elle est à la fois une résistante et un leader. Je l'ai aimée tout de suite car j'ai reconnu en elle la Camille que j'étais dans

ma dernière année de lycée. Comme je savais que la fac n'était pas ma tasse de thé et que je voulais être actrice, moi aussi je me fichais du bac. Mais contrairement à elle, j'ai obéi à mes parents et suis allée le passer. (Rires) Jouer Camille a été un plaisir. Parce qu'extérieurement elle a beau afficher une volonté de fer et une attitude insolente, elle n'est pas en béton. Intérieurement, elle passe par plein d'états. Par moments elle se fuit, à d'autres, elle se cherche, à d'autres encore, elle perd confiance en elle. Il fallait que j'exprime tout cela. C'est la première fois que j'ai pu explorer autant un personnage. J'avais déjà interprété beaucoup de rôles de jeunes filles, essentiellement pour la télévision, mais jamais aussi bien fouillés.

Camille est votre premier grand rôle de cinéma. Vous a-t-elle donné un peu le vertige ?

Plutôt de l'excitation. Elle est arrivée à un moment de ma vie où je venais de passer un cap : j'étais entrée dans l'âge adulte. L'interpréter, c'était la possibilité de me replonger dans cette adolescence que je venais de quitter. C'était à la fois enthousiasmant et, quand même, c'est vrai, un peu angoissant. Il fallait à la fois que je sois à la hauteur de la confiance que Philippe m'avait faite, et que je ne déçoive pas mes deux prestigieux « papis ». Pour faire barrage à la peur, je n'ai pas

trouvé de meilleures armes que la rigueur et le sérieux. J'ai décidé d'arriver sur le plateau, texte su, sur le bout des doigts. Cette petite stratégie disciplinaire peut paraître dérisoire, mais elle m'a aidée à me sentir légitime.

Comment s'est passée votre rencontre avec Gérard et Olivier ?

Quand Philippe me les a présentés, j'ai tout de suite compris qu'ils étaient en mode « expectative » et qu'ils se demandaient comment j'étais et ce que je valais. Ils ont baissé la garde assez vite, et après, on a autant parlé que rigolé. J'ai été très observatrice. J'ai cherché à savoir comment chacun fonctionnait. Et quand j'ai compris, je me suis demandé comment j'allais trouver ma place entre les deux. Sûrement pas en essayant de faire « copine » avec eux : on avait un trop grand écart d'âge ! Une fois encore, le mot rigueur m'est venu à l'esprit. Je me suis dit que le seul moyen de gagner leur considération, c'était le travail. Mes scènes avec eux étant, comme aux essais, très longues et très denses, il fallait que je leur montre que je tenais le coup, que j'étais capable d'avoir la détermination et l'impertinence de la Camille du scénario. J'ai eu de la chance : le premier jour de tournage était une scène de groupe. Je n'étais pas toute seule à les affronter. Tout a marché comme sur des roulettes. Ils ont été très professionnels, très gentils avec moi. Je ne me suis pas sentie



© photo : Natasha Guillard

jugée, mais au contraire portée. Cela m'a donné de l'assurance pour le deuxième jour, où nous avons une énorme scène tous les trois. J'étais un peu tendue, car cette séquence nécessitait beaucoup de rythme et d'écoute. Mais là encore, ils ont été super, et le trac m'a définitivement quittée.

Quel rôle Philippe Guillard a-t-il joué dans votre approche de Camille ?

Celui d'un père à la fois bienveillant et directif. Il voulait que sous ses allures d'adolescente rebelle, Camille ait des attitudes infantiles autrement dit, qu'elle ne soit pas trop sexuée. Il était hors de question, par exemple, que ses maillots de bain soient trop échancrés et qu'on la voit faire trop de bisous. Elle devait avoir quelque chose de naïf, pour qu'on ne puisse pas penser un instant qu'elle soit du genre à faire des fêtes à tout casser jusqu'au bout de la nuit. Philippe a une fille de seize ans et je crois qu'il a voulu que la Camille du film lui ressemble. C'est un homme très sain et très sentimental.

Psychologiquement, avez-vous eu des difficultés à être cette Camille ?

Pas trop, parce que même si mon adolescence était derrière moi, j'en avais encore un souvenir très vivace. Jouer les gamines révoltées mais pudiques ne me posait donc pas vraiment de problème. Ma vraie difficulté a été d'avouer à Philippe que je lui avais dissimulé mon âge. Il pensait que j'avais 20 ans, alors que j'en avais 23. Sur le plateau, quand il disait être surpris par la maturité et le calme que j'avais à jouer les adolescentes contestataires, j'étais toujours assez gênée. Un jour, je lui ai avoué la vérité. Il ne s'est pas mis en colère. Il m'a juste rétorqué en rigolant que j'avais bien fait de ne pas lui avoir dit. Ça m'a soulagée.

Quel genre de réalisateur est-il ?

On le dit, mais je le confirme : Philippe est un capitaine, un vrai. Il est attentif à tout le monde et il est là tout le temps. Il est le premier arrivé et le dernier parti. Sur le plateau il met une ambiance formidable. Il arrive avec un ballon de rugby, pour qu'on le fasse circuler en nous faisant des passes. Non seulement c'est ludique et ça déstresse, mais ça soude une équipe. J'ai beaucoup appris avec Philippe, notamment l'importance du respect de l'autre, qu'il soit artiste ou technicien, et aussi la nécessité du travail. Le talent sans travail et sans respect de l'autre, ça ne tient pas la route et ça ne donne rien de bon. Si un jour je deviens réalisatrice, je prendrai exemple sur Philippe, j'ai beaucoup appris avec lui.

Qu'avez-vous pensé du film ?

Je trouve que c'est une touchante comédie familiale. Chaque personnage est juste et bien construit. Camille est intéressante parce qu'elle est à ce moment charnière où on prend son envol et où on essaie de s'individualiser. Dans leurs différences, ses deux papis sont émouvants dans leur volonté de la protéger et de s'occuper d'elle au mieux. Parfois j'entends parler mes copains de leurs grands-pères et je m'aperçois que finalement, beaucoup ressemblent à ceux du film. En moins rigolos, car Philippe a eu le talent de pousser les curseurs pour rendre ses papis irrésistibles, chacun dans leur genre. En plus de faire rire, *PAPI-SITTER* fait un bien fou. ♦

PAPi SiTTER

Photos : Nathalie Mazeas - Photos : Natasha Guillard

© 2019 SAME PLAYER - GAUMONT - MONTAUK FILMS - FRANCE 2 CINÉMA